

À CHACUN SON TROU

Jean-Pierre Lebrun

Quand Gery Paternotte, au nom de l'équipe du Bulletin freudien, m'a demandé de participer à cette journée en vue d'un numéro sur « créer, à partir d'où ? », il a eu l'art de m'attraper en me disant qu'il souhaitait que je puisse rendre compte de ce qu'il a appelé un peu excessivement ma créativité théorico-clinique.

J'ai néanmoins pris ses propos au sérieux. J'aurais pu évidemment reprendre des choses déjà dites – et très bien dites – comme celles écrites par feu Jean-Daniel Causse ou plus directement repartir des extraits de Lacan dans son séminaire sur l'éthique *sur la fonction artistique peut-être la plus primitive, celle du potier*.

Tout cela aurait certainement été pertinent et aurait dû finir par constater que c'est toujours à partir de son propre trou qu'on est capable de créer, d'inventer... Ce trou est propre au parlêtre et donc donné à tout le monde, et pourtant, il reste éminemment singulier et, comme nous le savons, tout le monde ne fait pas un travail de création.

Alors qu'en est-il du rapport qu'il faut avoir à ce trou pour qu'il soit porteur de créativité, peu importe le domaine où celle-ci vient à s'exercer ?

Je dirais, pour ma part, que pour créer, inventer, voire même innover, il faut le trou mais il faut aussi et surtout le fait de lui rester proche, de rester branché sur ce trou en quelque sorte.

Il y a comme une dialectique incontournable entre le trou de la structure et

la façon dont il atteint chacun. Autrement dit, s'il y a une universalité du trou, seule la façon singulière dont je l'ai rencontré peut me soutenir dans le travail de création, que celle-ci soit clinique, théorique ou artistique.

Alors que puis-je dire de ce trou dans mon histoire ? Je n'ai pas l'habitude de m'étaler ainsi mais pourtant plus j'avance, plus je me dis que je travaille dans ma clinique à partir de cette inconnue en moi, de cette énigme. Et plus je pensais à ce que j'avais à vous dire en réponse à votre demande, plus je me disais que je ne pouvais dès lors - au risque de vous surprendre - que parler très concrètement de mon histoire.

Il paraît qu'adolescente, ma mère se moquait toujours des jeunes filles qui tombaient enceintes sans être mariées. C'est pourtant ce qui lui arriva. Enceinte de moi et sans mari. A 22 ans, elle était fille-mère. Mon père avait le double de son âge à elle, et était encore marié lorsqu'il devint père pour la première fois. Mon père ne pouvait donc pas, à l'époque, me donner son nom. Il était ignorant de ces choses légales et lorsqu'il s'est présenté à la maison communale pour me déclarer son fils, l'employé municipal lui a dit que c'était impossible et même qu'il risquait une amende. Il valait donc mieux ne pas dire. C'est ainsi qu'à ma naissance, j'ai commencé par porter le nom de ma mère, donc celui de son père à elle.

Lorsque je poussai la porte de mon premier analyste, je ne savais rien de ce que je viens de dire - pas plus d'ailleurs que de ce que je vais évoquer dans ce qui suit. Ce premier analyste me reçut très sérieusement, mais moi, je ne savais que dire ; ma seule certitude, c'était de vouloir faire une psychanalyse. A l'époque, ce n'était pas encore dans l'air du temps. J'étais près d'être médecin mais la médecine ne m'intéressait pas autrement que pour pouvoir être appelé docteur. Non que je tenais à ce titre dont d'ailleurs je n'ai jamais pu, ni voulu, user, encore moins abuser. Mais plutôt pour avoir la garantie de n'être pas rien. Comme me l'avait lancé un copain d'alors : « docteur c'est quand même mieux qu'épicier ou plombier ! ».

Mon père était déjà séparé de sa première femme lorsqu'il connut ma mère. C'était à la fin de la guerre. Il tenait un comptoir où il vendait du bois et du charbon. Dans la conjoncture de l'époque, de telles denrées étaient devenues rares. Ma mère avait dû être une de ses clientes. La générosité amoureuse de mon père ne se fit pas attendre. Il la combla de cadeaux d'abord - tous aussi précieux les uns que les autres - d'un enfant ensuite. Lorsque ma mère se retrouva enceinte, elle demanda à mon père s'il voulait de moi, son acquiescement fut immédiat et catégorique.

Mon père, à la libération, fut pris dans la tourmente de l'épuration. Il fut accusé de collaboration économique. Il avait continué à travailler et a été considéré comme ayant pactisé avec l'occupant. Débrouillard comme il l'était, il avait continué à s'enrichir – même si c'était modestement. La jalousie ambiante ne le lui pardonna pas.

Ma mère a été veuve alors qu'elle n'avait pas cinquante ans. Elle ne s'est jamais remariée, elle n'a sans doute eu aucun autre homme dans son existence. Mon père lui a suffi pour sa vie entière. C'est en tout cas ce qu'elle disait.

Mes deux premiers analystes m'ont certes écouté, mais il n'est pas sûr qu'ils m'aient entendu, ni que je leur ai laissé le loisir de m'entendre. Mes deux derniers analystes m'ont certes entendu mais je n'ai pu, en fin de compte, faire autrement que de me faire entendre d'eux presque simultanément

Mon troisième analyste était certainement pour moi en place de père. Il m'avait dit d'emblée : « En somme, vous êtes le fils de votre mère ! » Il devait prendre à sa charge le travail qui n'avait pas été fait : m'autoriser - mais aussi bien me contraindre - à devenir l'enfant de mon père. Sans aucun doute prit-il cette tâche à cœur et vint en effet le moment où, consentant à renoncer à ma proximité à l'égard de ma mère, je choisis de devenir l'enfant du père. Enfin je le crus.

Ce faisant, mon analyste se trompait, en tout cas partiellement. Devenir l'enfant seulement du père ne faisait pour moi que répéter avec le père ce qui avait été engrammé avec la mère. Cette proximité avec le père ne faisait que redupliquer celle avec la mère. Mais ce qui était encore ainsi évité, c'était de devenir l'enfant de mes deux parents.

Les psys à cet égard souvent se trompent. On dirait qu'ils ne donnent pas sa juste place à la vie psychique qui existe avant que d'être « troisé » comme a dit Lacan. Pourtant la chose est claire. Si un enfant tient à sa mère autant qu'elle tient à lui, voire qu'elle le tient, lui, c'est comme si le rendez-vous avec le père était indéfiniment reporté. Cette absence de confrontation avec un père n'empêche pourtant pas que sa place soit reconnue. Le père est bel et bien là dans la tête de la mère et de l'enfant, mais il reste étranger à leur manège, il n'a pas vraiment prise, il est seulement mis en orbite. Il n'est pas sans être nommé mais c'est comme s'il restait sans voix. C'est alors plus tard comme si l'enfant vivait une double vie. Une officielle et une incognito.

A ma naissance, j'ai donc été nommé du nom de ma mère. Mon père ne pouvait me donner son patronyme puisqu'il était encore marié à sa première femme. De plus, il avait été condamné pour collaboration et avait perdu tout droit civique. C'était sans doute la double honte : les deux opprobres se sont recouverts dans sa tête et aussi sans doute dans la mienne. Sa vie durant, jamais il n'a évoqué cette période d'illégitimité. Pour lui, dire n'était pas bienvenu, sans doute sous le joug de cette double honte.

C'est au cours de ma première analyse que j'ai perçu l'importance de mon histoire familiale. Pendant plusieurs mois, en allant voir mon premier analyste, j'étais seulement poussé par une contrainte intérieure. Je tournoyais comme un rapace autour de sa proie. A ceci près que j'ignorais ce qu'elle était. Un jour comme les autres, le barrage céda, des lambeaux entiers de chair de mots émergèrent comme de l'inconnu, les souvenirs refirent surface, l'histoire se donnait à lire. Ce n'était pourtant qu'un début. Un bon début.

J'ai dit qu'à ma naissance, j'ai été nommé du nom de ma mère. En fait je devrais dire que je n'avais qu'un prénom, car comme mes deux parents souhaitaient que je porte le nom de mon père, ils avaient soin de ne jamais dire le patronyme de ma mère qui a été le mien jusqu'à l'âge de cinq ans. Et ils m'écartaient de tout ce qui aurait pu leur imposer de le prononcer... Ainsi, avant cinq ans, je n'ai jamais été nommé autrement que de mon prénom. Et quand à l'occasion d'une visite médicale, on m'avait demandé si j'avais un frère ou une soeur, j'ai répondu affirmativement en donnant les prénoms de mes petits voisins.

A cinq ans, j'ai donc changé de nom. Mon père divorcé avait enfin pu me donner le sien. Il a suffi d'une écriture au Journal Officiel belge, le Moniteur. Je suis donc devenu le fils de mon père. C'était un 14 juillet.

Mais les choses avaient en fait été beaucoup moins simples. Après ma naissance, mon père avait assez rapidement pu divorcer. Et il tenait à me donner son nom. La chose n'a pas pour autant été commode car, à l'époque, la loi ne permettait pas encore à un homme de donner son nom à un enfant en épousant une mère célibataire. Il ne lui restait donc qu'une seule façon de procéder pour que je porte son nom : m'adopter.

Mais pour pouvoir être adopté à l'époque, il fallait que je sois orphelin. Or j'avais une mère. Celle-ci était donc devenue en trop. Pour permettre que j'aie le nom de mon père, il a été exigé qu'elle désavoue sa maternité, que légalement, elle m'abandonne pour que je sois légalement « adoptable ». Le

juge estima la transaction possible mais à la condition préalable que mon père épouse ma mère. A l'époque, pas question qu'un père adopte seul. Ainsi, le magistrat pouvait dans la même séance du tribunal entériner et l'abandon et l'adoption. Surtout, il était certain de ne pas rester avec un orphelin sur les bras.

Mais lors de cette séance, le juge dut constater que ma mère n'avait pas l'âge requis – à l'époque 35 ans - pour pouvoir m'adopter à son tour. Il lui aura fallu attendre presque dix ans de plus pour que je redevienne son fils. J'avais été l'enfant de ma mère, j'étais devenu l'enfant de mon père. Seulement d'un à la fois, bien que certain des deux.

Entre ces deux, c'est comme si j'avais dû choisir, avais-je dit en séance à mon deuxième analyste. Et de tout cela rien ne m'avait été dit. Ce jour-là, je me suis souvenu que coïncidant avec mon changement de nom, j'avais été atteint en quelques semaines d'un important strabisme. Ma vue était devenue double. Cela avait été à ce point rapide et grave que lors du rendez-vous avec l'ophtalmologue, j'avais déjà perdu la vue d'un oeil. Médicalement, j'étais devenu amblyope. Sans doute avais-je ainsi pris dans le corps ce qui ne pouvait être pris dans les mots.

Les mots qui émergent du corps - ou du corps à corps de l'enfant avec la mère - ont à rejoindre le corps des mots. Mais lorsque ce trajet ne peut se faire, les mots, comme fatigués, retournent au corps. Ou alors épuisés avant même que d'avoir tenté l'aventure, ils stagnent dans les limbes. Ils restent alors en souffrance, comme on le dit des lettres qui n'arrivent pas à destination ; parfois, ils s'incrument et s'inscrivent alors dans la chair.

J'ai souvent pensé que mes collègues croyaient, collaient trop à l'enseignement de leur maître. Pour ma génération, en tout cas dans ma famille analytique, le maître s'appelait Jacques Lacan. Il avait fait ce qu'il a appelé lui-même un retour à Freud. C'est vrai qu'avec les années, la découverte de Freud avait pris du plomb dans l'aile, et ses fils s'étaient petit à petit laissés empoussiérer jusqu'à laisser la psychanalyse devenir une psychologie. Et Lacan vint pour redonner aux textes freudiens le soc tranchant de leur vérité comme il disait.

Il avait compris avant tout le monde que ce que son ancêtre viennois avait découvert un demi-siècle plus tôt, cela tenait à ce que nous étions des êtres parlants, des parlêtres comme il aimait à les appeler. Et il élaborait une théorie brillante entièrement construite sur ce que nous devons au langage. Le sujet humain commence avec les mots qui l'entourent. Plus tard, il nuan-

cera cela mais le pli était pris : tout commence avec les mots. De là à dire que tout est dans les mots, il n'y avait qu'un pas, bien vite franchi d'ailleurs par ses lecteurs et pendant des années, il n'a pas été possible de sortir de ce carcan mental. Il n'y avait de sujet que représenté par un signifiant pour un autre signifiant, sans place pour le corps. Ce qui émergeait du corps sans être dans les mots ne trouvait pas sa place. Inutile de dire que cela a fait quelques méprises, voire quelques dégâts. Mais la théorie pouvait rester intacte et ce qui n'y entrait pas ne pouvait pas se dire !

Mes collègues ne me pardonneront peut-être pas ce propos mais, c'est comme quand ils se réunissent, ils passent leur temps à théoriser sur le fait de ce que la psychanalyse les a libérés du religieux mais il n'y a pas plus église que le fonctionnement de nos groupes.

Tout ceci ne m'a pourtant jamais détourné de la pertinence de cette discipline, car j'ai cherché en vain qui parle de comment nous les humains sommes faits, sans simplisme, sans réduire la complexité de nos diversités, sans faire unité abusive, sans réduire la singularité d'un chacun dans l'universalité.

Pas question donc pour moi de céder sur la pertinence de ce qui a été là mis en évidence, mais je suis contraint de rester à la hauteur de ce qui inlassablement échappe à la conceptualisation.

Au fond, reconnaître l'inconscient, c'est comme accepter de vivre avec un autre en soi. Il faut le ménager, lui faire de la place, les honneurs même parfois, mais ne jamais croire qu'on peut tricher avec lui. Il est là, permanent, comme un enfant blessé, toujours prêt à faire entendre sa douleur. On peut certes tenter de le séduire ou de le distraire, mais tout au plus peut-on l'appivoiser un peu mieux. Il est comme la mémoire de la chair tant que dure la vie. Et celle-ci ne peut se réaborder sans l'appui d'un autre.

C'est une vieille histoire pour moi que d'écrire. Déjà adolescent, c'est ce que je voulais. Écrire, c'est comme se faire une colonne vertébrale. Écrire suppose de s'extraire de l'indéterminé, de l'informe. Encore faut-il tolérer de soi que la mise en forme qu'implique l'écriture ne soit pas celle que l'on souhaite. Écrire pour moi, c'est penser dans les zones de l'entre-deux.

Lorsque je pense à mes parents, je n'arrive pas à me représenter ce moment fou. Ma mère doit accepter de me récuser comme enfant pour que je puisse porter le nom de mon père. Un court instant, j'ai donc été sans nom, avec seulement un prénom et pas de parents. Comme dans les limbes. Parfois je me dis que c'est comme une grâce car de ce fait, c'est comme si je savais,

de l'intérieur, d'un savoir qui ne trompe pas, ce que c'est que d'entrer dans les mots, que d'être en dehors d'eux, de franchir le seuil et de se retrouver parmi eux.

Un jour dans ma séance, j'ai fait un lapsus. Je voulais dire que, vis-à-vis de ma mère, j'avais dû procéder à un arrachement ; j'ai dit arrangement ! Ma quatrième analyste m'a dit que, pour le moment, c'était sans doute là que j'en étais.

J'ai toujours comme dû chercher à savoir qui j'étais. Comme si rien n'était clair. Toujours un brouillard. Une vue floue. Un ajustement toujours nécessaire. Du jamais assuré. Quand il m'arrivait d'en parler à des amis proches, souvent collègues, ils me parlaient de division, d'incertitude, de ce avec quoi chacun doit faire. Je n'ai jamais pu les croire. Je voyais bien que ce qu'ils appelaient leur division n'était pas la même que la mienne. Lorsque je le leur disais, ils me rétorquaient avec gentillesse que je ne m'y faisais pas, ou que, peut-être, je voulais quelque chose en plus, comme un statut différent ! Je savais pourtant que j'étais cassé, au moins fêlé, et un peu autrement qu'eux.

Quel bonheur que d'avoir lu un jour chez Françoise Dolto que « changer le nom d'un enfant avant dix ans, c'était comme lui casser sa colonne vertébrale ».

J'ai passé mon enfance sans personne à qui parler, à qui dire.. D'ailleurs je ne me souviens pas de ce qui me préoccupait. Mais je sais que j'étais sans cesse préoccupé.

Le plus étonnant c'est que je suis arrivé à mettre cela en scène dans le transfert avec et entre mes deux derniers analystes. Le premier me disant que j'étais l'enfant de mon père. La seconde insistant sur le fait que j'avais deux parents.

Je crois qu'avec ce que je vous ai dit, vous n'aurez aucune difficulté à identifier d'où se soutiennent les questions théorico-cliniques qui m'agitent : l'incidence du social, la principe paternel, les couleurs de l'inceste, la distinction à maintenir entre forclusion et père mis sur orbite, les états-limites et leur phénoménologie, l'importance cruciale du transfert, cet appui pris dans l'Autre pour accéder à l'inconnu en soi ou plus radicalement pour simplement accéder à la possibilité de dire la foi en ce que parler implique, la distinction humanisation-subjectivation, la castration comme opération réelle et pas seulement d'emblée symbolique, la parole comme seule arme que nous ayons pour faire face au réel...

Un jour que je me demandais en séance pourquoi je poussais sans cesse la porte des librairies, à la recherche de Dieu sait quel livre, la réponse a fusé, comme projetée en hauteur du cratère d'un volcan : parce que tu veux y trouver le livre que tu n'as pas écrit. Ce jour-là, cela s'est inscrit : il allait falloir écrire.

Un seul mot encore que je tiens néanmoins à ajouter. Ce que je viens de dire, je le dédie à celle qui partage avec moi au quotidien ce qu'implique l'acte d'écrire.